

Compte rendu : Gaël Faye, *Jacaranda*, Paris, Grasset, 2024

SOFIA ANASTASIU¹

« Les civils ne savent pas que la paix n'est qu'une guerre suspendue. » (p. 52)

Dans *Jacaranda*, Gaël Faye construit un univers qui se trouve constamment entre la guerre et la paix, entre le dit et le non-dit, un univers où les gens du Rwanda essaient de (re)trouver l'équilibre et la justice, après que leur liberté a été abusivement étouffée. Ce récit à enjeux identitaires met en exergue non seulement la réalité cruelle de la guerre civile au Rwanda, mais aussi l'histoire mouvementée de Milan, que l'on peut considérer comme un véritable avatar de l'auteur, qui tente de se comprendre soi-même et son passé.

Par son prénom choisi intentionnellement afin de renvoyer à l'écrivain Milan Kundera, Milan de Gaël Faye devient un personnage à double référent. Tout comme les personnages du roman de Kundera, *L'Ignorance*, Milan et surtout sa mère sont des *revenants*, des spectres pris dans un *entre-deux* et qui reviennent dans leur pays natal sans pour autant pouvoir se sentir à l'aise chez eux. Ils se trouvent suspendus entre deux pays et deux cultures, entre le passé et le présent. Tout en découvrant un Rwanda presque détruit par la guerre entre les Hutu et les Tutsi, Milan commence à s'interroger sur son passé et son voyage au pays natal se transforme en une véritable quête identitaire, traduisant son désir de comprendre non seulement son passé, complètement occulté par sa mère, mais aussi le mystère entourant le silence de celle-ci, « son silence de toujours » (p. 7).

Tout en traçant l'histoire tragique de la guerre du Rwanda, Faye fait de son roman une tissure des histoires des personnages brutalement touchés par les massacres. Ces histoires s'entrelacent tellement, que les bourreaux deviennent victimes et les victimes deviennent bourreaux. Leurs places commencent à devenir interchangeable tout le long du récit, jusqu'au renversement des rôles et des valeurs ; on assiste à une chute de l'ordre établi. Leurs témoignages reflètent une réalité historique d'une importance cruciale dans le parcours de Milan. Grâce à ce parcours, l'auteur met en évidence la problématique identitaire du *métis*, de

¹ Doctorante à l'Université de Bucarest, École doctorale « Études Littéraires et Culturelles ».

celui qui fait partie de deux espaces culturels. Même si Milan a un père français et une mère rwandaise, il est vu par les Rwandais comme un blanc. Cette perspective soulève la question complexe de l'ethnie : fait-on partie d'une culture ou d'un pays uniquement en raison de la couleur de la peau ? Quel est, en fin de compte, l'élément qui détermine notre appartenance à telle ou telle culture ? Enfin, l'étranger peut-il devenir partie intégrante de sa culture d'accueil ? Même si Milan retourne dans son pays d'origine, il est considéré au début comme un *étranger*, un intrus.

La clé de décodage du roman est, pourtant, « l'imposant jacaranda aux fleurs bleu lavande [...], témoin silencieux des vicissitudes du siècle dernier » (p. 186). Cet arbre, appartenant à la famille d'Eusébie, l'amie de la mère de Milan, cache dans ses racines les ossements des enfants d'Eusébie, massacrés pendant la guerre. Il devient ainsi le lien qui unit un passé troublé et un présent accablé encore par la tragédie du génocide. Stella, la fille d'Eusébie, fera la lumière sur l'histoire de la famille et aidera Milan à comprendre sa propre histoire. Contrairement à Milan, Stella connaît l'histoire de son passé grâce à sa grand-mère Rosalie, âgée de plus de cent ans, qui va tout lui raconter. Figure presque mystique, Rosalie est porteuse des secrets transgénérationnels et, à l'inverse de la grand-mère de Milan, cherche à transmettre la mémoire du passé. Les membres de la famille de Milan se définissent ainsi par le mystère et le silence, un silence qui pèse lourd et qui les transforme en prisonniers du passé. D'un côté, il y a la mémoire et l'effort de la maintenir vivante, de l'autre, le désir d'oublier, qui menace de détruire la famille de Milan.

Milan, même s'il n'arrive pas vraiment à connaître sa mère, qui demeure enfermée dans son silence, parvient à se découvrir soi-même en découvrant ses origines, ce qui lui permet de guérir sa solitude et de (re)nouer les liens avec sa famille.

Gaël Faye essaie de cartographier dans ce texte les réverbérations du génocide, tout en esquissant une véritable archéologie du silence, du non-dit et de la solitude. Ses personnages entament leur récit sous l'emprise du génocide et parviennent à se libérer du fardeau du passé grâce à la parole, qui brise les murs du silence et amorce le processus de guérison, car les plaies de la mère seront refermées par le fils.